

Zeitschrift: Cahiers d'histoire du mouvement ouvrier
Herausgeber: Association pour l'Étude de l'Histoire du Mouvement Ouvrier
Band: 33 (2017)

Artikel: Monuments et mémoriaux dans l'espace ex-Yougoslave
Autor: Campi, Alberto
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-681761>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 22.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

MONUMENTS ET MÉMORIAUX DANS L'ESPACE EX-YOUGOSLAVE

ENTRETIEN AVEC ALBERTO CAMPI

Les photographies d'Alberto Campi s'inscrivent dans une recherche en cours sur les monuments dans l'espace ex-yougoslave. Développé en trois étapes – photographies, cartographie interactive et publication –, le projet +38 questionne les liens qu'entretiennent les lieux et la mémoire. Il doit permettre de réfléchir au sens même des monuments et à leur devenir. Il suggère que, malgré son apparence éternelle, la mémoire inscrite dans la pierre n'est pas forcément définitive, qu'elle peut encore être disputée et que les mémoriaux ne préservent pas de nouveaux affrontements, qu'ils soient militaires ou mémoriels.

Comment est né le projet +38 ?

J'ai toujours été intéressé par l'art de style soviétique – un néologisme existe désormais pour désigner ce courant, le soviétisme – puis j'ai découvert les photos de Jan Kempenaers¹ sur les *spomenik*² alors que j'étais sur le point de partir pour les Balkans en 2012-2013. Si je connaissais déjà ces types de monuments dans l'ex-URSS³, j'ignorais qu'il en existait de similaires dans la région et j'ai donc décidé d'entreprendre un travail sur le sujet.

De quelle région des Balkans parles-tu exactement ?

Il s'agit des Balkans occidentaux, c'est-à-dire la région qui correspond au territoire de l'ex-Yougoslavie (Bosnie-Herzégovine, Croatie, Kosovo, Monténégro, République de Macédoine, Serbie et Slovénie).

¹ Jan Kempenaers, *Spomenik*, [Amsterdam], Roma Publications, 2010. Voir aussi www.jankempenaers.info

² En serbo-croate, le terme *spomenik* désigne indifféremment les monuments et les mémoriaux.

³ Voir notamment Frédéric Chaubin, *CCCP, Cosmic Communist Constructions Photographed*, Cologne, Taschen, 2011.



30. Parc mémoriel Dudik de Bogdan Bogdanović, Vukovar (Croatie, 1980).

D'où vient le titre de ton projet, +38 ?

Le « +38 » renvoie au code international téléphonique de la Yougoslavie. Bien que celle-ci n'existe plus, le code est encore partagé par tous les pays issus de sa dissolution. Si je l'ai choisi, c'est parce qu'il s'agit d'un élément du passé qui reste commun à ces nouveaux États. La partie la plus importante du travail a résidé non pas dans les prises de vue mais dans le repérage sur internet de l'emplacement géographique des monuments afin d'être efficace une fois sur le terrain. À l'époque, il n'y avait pas vraiment de sites dédiés à ces monuments et il s'est donc avéré difficile de trouver leurs coordonnées exactes. Une carte dénichée au gré de mes recherches m'a partiellement aidé dans cette démarche, bien qu'elle ne recense que les principaux monuments alors qu'on estime à 6000 le nombre d'entre eux érigés entre 1945 et 1991. De mon côté, j'en ai catalogué environ 360 et photographié 160. Esthétiquement parlant, seule une centaine est toutefois intéressante d'un point de vue photographique. Outre les photographies, ce travail initial m'a permis de développer un outil important puisque j'ai à mon tour été en mesure de créer une carte précise sur la base du recensement effectué. Elle n'est à l'heure actuelle pas encore consultable mais elle sera rendue publique lors de la sortie d'un livre sur lequel je travaille.

Sur ce corpus de 160 photographies, y en a-t-il spécifiquement dédiées au mouvement ouvrier ?

La majorité des monuments érigés sous Tito est en général de nature antifasciste ou célèbre les partisans. Ils ne relèvent pas d'une exaltation du communisme comme dans d'autres pays soumis à l'Union soviétique. En parallèle, à la même époque, des monuments ouvriers sont également érigés comme celui de Mitrovica (Kosovo, voir ill. 33) dédié aux mineurs partisans, serbes et albanais, morts pendant la Deuxième Guerre mondiale. Ces monuments servaient souvent de cadre aux célébrations du 1^{er} Mai et l'on trouvait des hôtels – tous détruits à l'heure actuelle – à côté des plus imposants d'entre eux. À l'époque, ils représentaient d'authentiques lieux de pèlerinage laïc et toutes les catégories de la population yougoslave s'y rendaient. La tradition survit encore par endroits, comme sur le mont Kosmaj (Serbie, voir ill. 31) où les gens pique-niquent encore le 1^{er} mai bien que l'événement soit aujourd'hui vidé de toute connotation politique.

Quel est le rapport de la population locale au Monument aux mineurs de Mitrovica ?

Visuellement, il est imposant et domine le paysage. Je n'ai toutefois pas recueilli de témoignage spécifique des habitants. Il est intéressant de relever qu'une église orthodoxe a été construite à côté. Ce n'est pas le seul exemple d'édifice religieux orthodoxe bâti à proximité d'un monument de l'ère yougoslave (voir ill. 32) alors que je n'ai pas repéré de mosquée placée de la sorte, comme on aurait pu l'imaginer en Bosnie-Herzégovine. La volonté de réappropriation semble évidente, surtout si l'on songe au Monument aux braves [dédié aux partisans] d'Ostra, près de la ville de Čačak, au cœur de la Serbie. Dans les environs se tient également le festival de musique de Guča, dédié à la musique balkanique et lié à l'identité serbe, alors que Ravna Gora, lieu de fondation du mouvement tchetnik durant la Deuxième Guerre mondiale, se trouve aussi dans la région et est à l'heure actuelle un lieu de commémoration.

Comment expliques-tu le peu de monuments spécifiquement liés au mouvement ouvrier dans l'espace ex-yougoslave ?

Je pense que tous ces monuments à la mémoire des partisans célèbrent le combat pour la liberté. Dans un pays socialiste comme la Yougoslavie, le partisan était agriculteur, mineur, pêcheur, intellectuel ou ouvrier. Son appartenance à une catégorie professionnelle n'avait pas d'importance. De plus, d'un point de vue historique, la Yougoslavie

n'a connu un véritable développement industriel que bien après la guerre. Jusque-là, le secteur agricole et l'exploitation minière étaient les plus importants. Ces monuments célèbrent des événements d'une période où il n'y avait pas vraiment de classe ouvrière, c'est pourquoi elle n'est pas spécifiquement commémorée.

Trouve-t-on toutefois une symbolique et une iconographie qu'on pourrait relier au mouvement ouvrier ?

Le mouvement de lutte des partisans yougoslaves est, me semble-t-il, idéologiquement comparable au mouvement ouvrier de résistance dans des pays comme l'Italie ou la France. Comme il n'y avait pas traditionnellement de secteur industriel enraciné en Yougoslavie jusque dans les années 1950, le mouvement des partisans a été un élément de cohésion de classe, tout comme le fut le mouvement ouvrier dans les pays plus industrialisés. D'un point de vue stylistique, de nombreux monuments rappellent à la fois l'abstractionnisme pré-stalinien et le réalisme socialiste.

Penses-tu que ces monuments constituent un enjeu mémoriel important dans la région ou sont-ils plutôt oubliés ?

Tous ces monuments sont le témoignage d'une période importante et complexe de la région des Balkans qui va de la Deuxième Guerre mondiale à nos jours. Connaître et étudier ces structures signifie ne pas oublier mais également documenter un passé qui a existé et un présent qui est sous nos yeux. Les partis nationalistes des différents États de la région tendent à faire oublier l'histoire commune et la coexistence pacifique et à effacer les valeurs socialistes qui ont marqué le passé pour les remplacer par des valeurs nationalistes. Parallèlement à un réel oubli semble exister un véritable désir d'effacer et de nier.

Une partie des monuments est endommagée...

C'est surtout le cas en Croatie. À vrai dire, la Slovénie est le seul pays à avoir compris qu'il faut avoir un tant soit peu de respect pour ces monuments parce qu'ils font partie de l'histoire. L'État n'en a pas changé la signification et il les entretient. En Croatie, il est intéressant de noter que les monuments ont été détruits dans les régions où le mouvement oustachi a été important. À Rijeka, ville plutôt à gauche, le monument et le cimetière partisans sont par contre bien entretenus. Près de Požega, la plus grande structure abstraite au monde, réalisée en aluminium, a volontairement été détruite par l'armée croate pendant

la guerre et, aujourd'hui encore, il y a des mines autour. La Serbie a de son côté oublié ces monuments : ils sont physiquement là mais ne sont pas entretenus, sauf au centre-ville de Belgrade où certains monuments sont en train d'être restaurés. Le cimetière partisan de Mostar, en Bosnie-Herzégovine, est également tombé dans l'oubli, envahi par la végétation. Les habitants que j'ai interrogés, surtout du côté musulman, affirment qu'on ne peut plus y aller alors que les jeunes s'y rendent pour fumer et boire. Cet ensemble monumental a pourtant été construit par Bogdan Bogdanović⁴, représentant majeur du style yougoslave, et n'est donc pas identifié à un passé problématique mais à la Yougoslavie. À Vukovar (Croatie, voir ill. 30), c'est paradoxalement ce qui a sauvé un monument de la destruction il y a environ deux ans, car c'est l'architecte qui l'a réalisé et son nom inspire encore beaucoup de respect. À Prozor (Bosnie-Herzégovine), l'un des derniers monuments inaugurés par Tito en 1978 a été détruit en 2000, le jour anniversaire de son inauguration.

À l'heure actuelle, qui entretient les monuments ?

C'est l'État ou les municipalités qui les entretiennent, surtout en ce qui concerne les monuments les plus imposants ou situés dans des lieux reculés. Des membres de la société civile peuvent également s'en charger, comme à Sinj (Croatie), où des fils de partisans ont décidé de restaurer le monument qui leur est dédié. À proximité de Podgora (Croatie), la municipalité a quant à elle choisi de modifier radicalement la signification du monument qui commémorait initialement les marins morts pour la libération de leur patrie alors qu'il est désormais dédié aux patriotes croates.

Y a-t-il à ton avis des chances pour que ces monuments fassent partie d'un processus de réconciliation, de travail sur le passé et constituent à l'avenir un patrimoine commun et protégé ?

Je serais heureux si les pays de l'ex-Yougoslavie participaient à l'édition du livre +38 et si mes photos réussissaient à les réunir autour d'une table afin de mettre sur pied un parcours touristique axé sur la mémoire yougoslave. Mais je suis un rêveur... Je suis bien conscient que ces monuments seront complètement oubliés, détruits ou mani-

⁴ Voir Architektur Zentrum Wien (éd.), *Bogdan Bogdanović, Memoria und Utopie in Tito-Jugoslawien*, Klagenfurt, Wieser, 2009 et Friedrich Achleitner, *Den Töten eine Blume, Die Denkmäler von Bogdan Bogdanović*, Vienne, Paul Zsolnay, 2013.

pulés, mais peut-être que les générations futures auront une certaine conscience de l'héritage patrimonial du passé commun à protéger et à mettre en valeur.

Est-ce que beaucoup de monuments ont été érigés depuis la fin des années 1990 ?

Oui, la culture de l'érection des *spomenik* se poursuit : il s'agit d'une tradition commune à tous les pays de la région. Ils commémorent souvent les morts de la guerre ayant entraîné l'éclatement de la Yougoslavie dans les années 1990. En Serbie, plusieurs monuments ont ainsi été érigés en mémoire des victimes des bombardements de l'OTAN mais ils sont moins imposants que ceux de la période yougoslave, probablement par manque de moyens financiers. En Macédoine, à une dizaine de kilomètres de la capitale, dans une zone albanophone proche de la frontière avec le Kosovo, un immense *spomenik* dont le style et la taille rappellent les monuments de l'époque de Tito a été érigé au début des années 2000 pour commémorer les soldats de l'UÇK (Armée de libération du Kosovo).

Comment décrirais-tu tes choix photographiques ?

Je suis photojournaliste, pas photographe d'architecture. Mon travail se passe donc de trépied, il n'essaie pas de gommer les imperfections ou de mettre en valeur les constructions. Un photojournaliste s'accommode des conditions extérieures – nuit, pluie, brouillard – et interprète sur le moment chaque monument. Jan Kempenaers, à l'instar de l'école de Düsseldorf, travaille énormément sur les couleurs et mise sur un rendu statique, objectif. De mon côté, j'ai une approche plus dynamique : parfois je photographie un monument dans son entier, parfois seul un détail m'intéresse. Mon objectif est de raconter une histoire, c'est pourquoi il est important pour moi de donner un rythme visuel à la séquence photographique de mon travail et bien sûr de chercher à réinterpréter ces structures.

Tes photographies sont-elles toujours en noir et blanc ?

En principe, oui. La couleur n'est pas fondamentale à mes yeux. La seule exception parmi les 160 monuments photographiés dans l'espace yougoslave, est la photographie d'un *spomenik* situé à Slabinja à la frontière entre la Croatie et la Bosnie-Herzégovine, qui est d'un rouge très particulier.

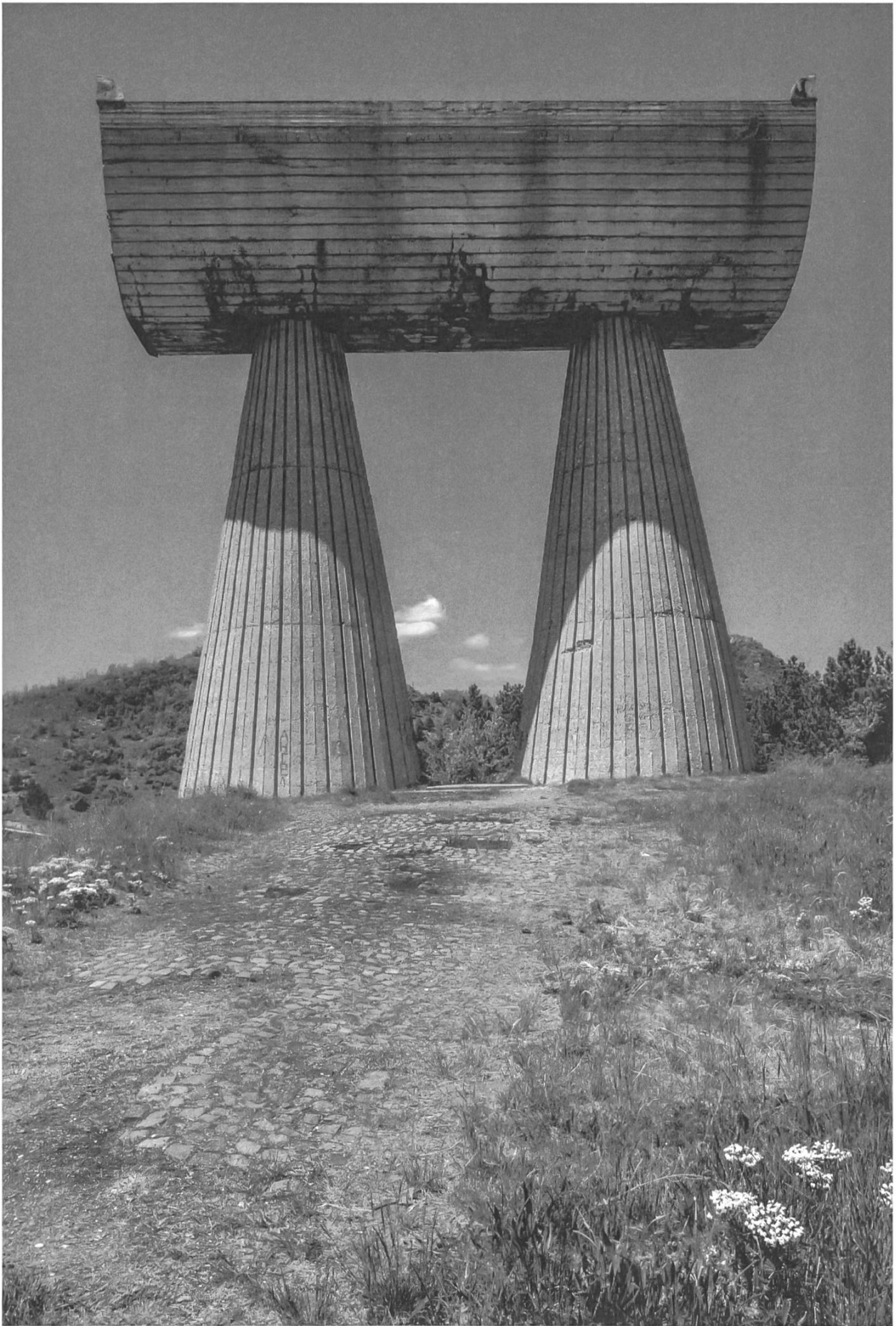
*Propos recueillis par Manuela Canabal et Yan Schubert
(Atelier Interdisciplinaire de Recherche)*



31. Monument de Vojin Stojić aux soldats tombés au combat du détachement partisan de Kosmaj, Kosmaj (Serbie, 1970).



32. Courage, Monument de Miodrag Živković aux soldats tombés au combat du détachement partisan de Čačak, Ostra (Serbie, 1969-1971).



33. Monument de Bogdan Bogdanović aux mineurs serbes et albanais tombés au combat, Mitrovica (Kosovo, 1973).